



Dynamiques communautaires, paysage urbain et politique du patrimoine dans la ville de Jimbolia (Roumanie)

Bianca Botea

► To cite this version:

Bianca Botea. Dynamiques communautaires, paysage urbain et politique du patrimoine dans la ville de Jimbolia (Roumanie). Études balkaniques. Cahiers Pierre Belon, 2014, 10.3917/balka.018.0051 . hal-03855987

HAL Id: hal-03855987

<https://hal.science/hal-03855987>

Submitted on 19 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DYNAMIQUES COMMUNAUTAIRES, PAYSAGE URBAIN ET POLITIQUE DU PATRIMOINE DANS LA VILLE DE JIMBOLIA (ROUMANIE)

[Bianca Botea](#)

Association Pierre Belon | « Études Balkaniques »

2011/1 n° 18 | pages 51 à 64

ISSN 1260-2116

ISBN 9782910860196

DOI 10.3917/balka.018.0051

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-balkaniques-cahiers-pierre-belon-2011-1-page-51.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Pierre Belon.

© Association Pierre Belon. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dynamiques communautaires, paysage urbain et politique du patrimoine dans la ville de Jimbolia (Roumanie)

Bianca Botea

Université Lumière Lyon II

CE TEXTE ambitionne d'apporter un éclairage sur les recompositions mémorielles et patrimoniales dans un paysage urbain frontalier marqué par la (sortie de) crise industrielle et par des mobilités importantes. J'analyserai ici ce que les changements dans ce paysage urbain, – notamment la politique de développement après la crise et la configuration du territoire de la ville à une échelle transnationale –, font aux mémoires et aux patrimoines et, inversement, ce que ces mémoires font à la revitalisation urbaine. La dimension mémorielle sera comprise d'une part à travers des politiques mémorielles et patrimoniales d'autre part par les réactivations des éléments du passé au sein des pratiques de la vie ordinaire.

La recherche de terrain a été menée à Jimbolia, petite ville de 11.000 habitants, située dans le Banat roumain. Vaste région historique située à l'interface de l'Empire ottoman et de l'Empire des Habsbourg, autour de l'axe danubien, le Banat fut divisé au gré des guerres et des émancipations nationales entre les territoires de trois États-nations : la Roumanie, la Serbie et la Hongrie. Depuis 1924, Jimbolia est une ville située sur la frontière avec la Serbie et elle est proche aussi de la frontière avec la Hongrie (située à environ 60 km). La ville a cependant gardé son aspect multiethnique, typique de cette région, jusqu'à ce que les bouleversements de la Deuxième guerre mondiale n'altèrent radicalement la composition de sa population et son paysage urbain. Sous le régime communiste, la ville est durablement marquée aussi bien par sa situation frontalière que par les industries qui s'y implantent. Pôle industriel régional dans les années 1980, Jimbolia connut une crise économique et sociale profonde au milieu des années 1990, due au déclin de ses principales usines. Malgré cela, dix ans plus tard elle enregistre une revitalisation urbaine spectaculaire, donnée comme exemple de réussite sur le plan du développement.

Ici, la notion de « développement » est prise dans le sens large de « configuration développementiste » (de Sardan 1995), comprenant un ensemble d'acteurs, de ressources et d'actions mises en place de manière délibérée, ayant une visée de transformation. Ce sont ces acteurs et les actions qui participent des changements du paysage urbain après la crise des entreprises locales qui nous intéressent ici, changements qui supposent, entre autres, de nouvelles configu-

rations territoriales de la ville. Repérable seulement vers le milieu de la seconde décennie post-communiste, ce processus de développement est le phénomène le plus marquant des récentes évolutions de cette ville frontalière. Ici, il sera analysé comme une dimension socio-économique majeure de cette revitalisation urbaine influant aujourd'hui sur les reconfigurations mémorielles de la ville (tout en subissant leur influence), notamment en lien avec son passé multiculturel, et une patrimonialisation d'éléments particuliers de ce passé.

Dans un premier temps je mettrai en avant les dynamiques communautaires et les évolutions démographiques que la ville a connues à travers son histoire, en insistant sur l'exode de la communauté germanophone et son « retour » aujourd'hui. Ensuite, je montrerai comment les mémoires liées à la présence des Souabes Allemands, articulant une cohabitation multiethnique dite exemplaire, passent sous le régime patrimonial à travers des musées et des fêtes urbaines, et comment elles sont également transmises au sein des pratiques de circulation entre la Roumanie et l'Allemagne. L'argument central de l'article portera ainsi sur la patrimonialisation de la mémoire d'une communauté en tant que relais dans la revitalisation d'une ville, après la crise industrielle, et l'inscription de cette mémoire dans un paysage urbain redessiné. L'analyse de l'expérience industrielle, haut-lieu du passé allemand, démontrera également que certaines mémoires ne sont pas sujettes à la patrimonialisation, restant circonscrites aux circulations dans les espaces privés.

Dynamiques communautaires dans une ville multiethnique. L'exode des Souabes et leurs retours ponctuels

Jusqu'à un passé récent, plus précisément jusqu'aux années 1960, la population majoritaire à Jimbolia fut la communauté souabe germanophone (cf. tableau). Mais la double déportation des Souabes (par les Soviétiques après la deuxième guerre mondiale et dans la région roumaine de Baragan par le régime communiste roumain dans les années 1950) affaiblit fortement cette population. Les premières migrations en Allemagne remontent à cette période des déportations, certains de mes interlocuteurs germanophones mentionnant qu'une partie de ceux qui ont survécu aux déportations en Russie ne sont plus rentrés en Roumanie mais se sont dirigés directement vers l'Allemagne. En ce qui concerne les Allemands restés en Roumanie après les déplacements consécutifs à la seconde guerre mondiale, les premières vagues massives de départ vers l'Allemagne de l'Ouest sont enregistrées à Jimbolia seulement dans les années 1970-1980, puis au début des années 1990. C'est durant cette période du communisme que le gouvernement roumain autorisait de manière sélective le départ des Souabes Allemands, en échange de certaines sommes d'argent. Les Souabes partis pendant le régime communiste étaient contraints à renoncer

aux propriétés immobilières pour lesquelles ils recevaient des dédommagements. Seuls les Allemands partis après 1989 ont eu la possibilité de garder ou de vendre leurs propriétés.

En même temps que de nombreux Allemands quittaient la Roumanie, la politique de planification industrielle des villes du régime communiste a fortement contribué au renouvellement des habitants de Jimbolia, y attirant une population majoritairement roumaine en provenance des zones rurales de la région, le Banat, ainsi que de régions plus éloignées comme la Moldavie, la Munténie, ou la Transylvanie.

Année	Allemands (Souabes)	Hongrois	Roumains	Serbes	Roms
1875	81%	10%	1%	4%	
1960	34%	26%	31%	2%	
1992	9%	17%	67%		6%
2002	5%	15%	72%		7%
2010	2,8%	10,8%	72,6%	0,2%	5,5%

Tableau : Évolution démographique de la population selon la composition ethnique (auto-identifications ethniques des habitants). Cf. recensements de 2002 et 2010.

Après la dernière grande vague de migration en Allemagne, celle du début et du milieu des années 1990, les déplacements vers l'Allemagne des germanophones restés à Jimbolia ont fortement diminué. Le vieillissement grandissant de cette population y est pour beaucoup. La circulation vers l'Allemagne est aujourd'hui pratiquée notamment par des populations roumaines ou issues des couples mixtes et la forme principale de ces déplacements est la mobilité professionnelle.

Les liens des Souabes Allemands avec la *Heimat* (la *petite patrie*, le foyer natal) sont encore forts chez certains individus. En pays d'accueil, – ce qui le plus souvent veut dire en Allemagne « mère-patrie » vers laquelle ce groupe de germanophones a émigré, sous la contrainte ou de manière volontaire –, on célèbre justement la *Heimat* par une fête annuelle. Elle rassemble les Souabes immigrés ou déplacés et originaires de la même ville, répandus aujourd'hui dans différentes villes ou villages d'Allemagne. La réactivation, lors de cet événement, des réseaux et des liens entre les Souabes qui sont partis permet de reconstituer, de se remémorer et de faire exister le territoire d'origine au-delà de ses limites physiques. Selon mes interlocuteurs germanophones restés à Jimbolia, la participation à ces fêtes est en forte diminution pour les mêmes raisons de vieillissement.

sement de la population et de désintérêt de la part des jeunes générations nées en Allemagne. Dans ces conditions, les nouvelles pratiques de retour autour de nouvelles festivités urbaines à Jimbolia semblent renforcer cette célébration du territoire natal, cette fois dans son lieu d'origine. Célébrée aussi bien en Allemagne qu'en Roumanie, – dans ce dernier cas, par le biais de la fête locale « Les Journées de Jimbolia » qui fournit une occasion d'un retour quasi-ritualisé des Souabes –, dans la pratique la *Heimat* ne renvoie pas à un territoire physique (lieu géographique de naissance). Ce terme allemand sémantiquement riche se rapporte surtout à une communauté d'individus et de liens, à des savoir-faire et à des mémoires considérés comme en partage. Comme nous le verrons plus loin, la principale différence entre la célébration du *Heimat* en Allemagne et en Roumanie, c'est que dans cette dernière, on sort du registre ethnique, par la présence des autres communautés de la ville.

Une partie de la transmission mémorielle aux nouvelles générations, nées en Allemagne, s'effectue par le biais de ces retours au pays. Des pratiques de tourisme des germanophones émigrés peuvent ainsi être observées, associées parfois à du tourisme mémoriel, et notamment dans les mois d'été ou à d'autres moments précis de l'année (Toussaint, Pâques, Noël). Les Souabes qui sont partis des décennies auparavant pratiquent des retours réguliers afin de rendre visite aux membres de leur famille et d'anciens amis. Certains viennent aussi, voire avant tout, sur les tombes de leurs morts ou pour des enterrements. D'autres encore ont mis en place un système de double résidence en rachetant une maison à Jimbolia : tout en gardant leur résidence principale en Allemagne où ils habitent essentiellement en hiver, ils reviennent en Roumanie pour y passer la saison chaude (printemps à automne). Quant aux retours ponctuels, ils se font principalement dans les mois d'été, lorsque les plus importantes festivités urbaines ont lieu. Ces dernières seront examinées en détail plus loin.

De nombreux interlocuteurs Souabes qui ont quitté la ville ont parlé de ces retours pendant l'été comme des moments attendus durant toute l'année afin de retrouver d'autres germanophones partis de la ville, ou bien des amis restés à Jimbolia. À travers ces pratiques qui appartiennent au registre du tourisme mémoriel, le rassemblement de ceux qui sont partis se fait avant tout dans le lieu de départ (Jimbolia) plutôt que dans le lieu d'accueil (en Allemagne, la mère-patrie). L'univers de la maison et du voisinage joue ainsi un rôle central dans le lien à la *Heimat*, dans les réactivations mémorielles des Souabes émigrés. Quant aux « amis » de Jimbolia auxquels on fait souvent référence, il s'agit soit des Souabes restés dans la ville, soit des anciens voisins ou encore des anciens collègues de travail.

Mémoires d'une communauté, revitalisation d'une ville : l'exemple du « Musée Stefan Jäger »

La présence allemande à Jimbolia n'est pas seulement l'objet de célébrations au sein de la communauté allemande. La spectaculaire revitalisation urbaine et le renouvellement d'une construction narrative de cette ville après la crise économique sont fortement liés à la construction d'espaces-temps articulés autour de la dimension allemande.

Le processus de relance de la ville de Jimbolia commencé au milieu des années 1990 s'est appuyé sur deux mécanismes : d'une part un développement économique encourageant l'arrivée des nouveaux investisseurs ; d'autre part, une politique patrimoniale et mémorielle valorisant la dimension allemande et jouant d'une performance de l'interculturel et de la cohabitation « inter-ethnique » exemplaire. Dans ce sens, la réhabilitation du paysage industriel urbain est profondément liée à la force évocatrice du paysage mémoriel.

En effet, les « nouveaux » investisseurs, – ceux arrivés à Jimbolia après la faillite des anciennes usines –, sont venus dans leur grande majorité d'Allemagne. Dans ce contexte, ainsi que dans les conditions d'une multitude de pratiques de retour des Souabes émigrés, la politique urbaine de la municipalité est centrée, à partir du milieu des années '90, sur la production d'une continuité consensuelle autour de cet héritage allemand de la ville. Cet héritage, cependant amputé de sa dimension industrielle, est érigé en mémoire officielle et en patrimoine de la ville précisément parce qu'il est pris comme un tout, conçu comme un bloc homogène et intemporel. D'autres mémoires alternatives, celles de l'expérience du communisme, les mémoires du passage de la frontière ou celles du passé industriel de la ville, sont plutôt passées sous silence. Elles restent en dehors de tout traitement de valorisation mémorielle.

L'action la plus significative entreprise dans ce sens est la construction patrimoniale du « Musée Stefan Jäger » autour de la figure et de l'œuvre d'un peintre local (1877-1962) d'origine souabe. La constitution de ce lieu a une histoire fort intéressante, éclairant de manière inédite les dynamiques urbaines. Je la présenterai brièvement ici dans ses moments marquants. À l'origine de cette entreprise de valorisation à caractère patrimonial fut une initiative de la fin des années 1960 menée par trois germanophones résidant à Jimbolia, le rôle principal revenant à un enseignant d'arts appliqués. L'objectif initial était de sauvegarder l'habitation du peintre allemand et de mettre en valeur cet espace privé. Ainsi une « Maison mémorielle du peintre Stefan Jäger » fut créée en 1969, rassemblant les collections d'art trouvées dans la maison du peintre auxquelles les trois passionnés de culture matérielle allemande ajoutaient d'autres pièces qu'ils avaient collectées, pièces retrouvées (et en partie reconstituées) auprès de familles germanophones vivant ou ayant vécu à Jimbolia et dans les environs. Une nouvelle transformation du lieu s'opère en 1996 lorsque la « Maison

mémorielle Stefan Jäger» devient «Musée Stefan Jäger». Cette initiative jouit du soutien de la municipalité mais aussi de celui du Ministère de la culture du Land de Bavière et de l'Association des Jimboloni souabes émigrés.

On peut dire qu'avant 1996 cet espace mémoriel, dont l'usage était borné à fournir un cadre pour les cours d'arts plastiques, n'était pas très connu ni fréquenté en dehors des pratiques pédagogiques. La transformation de ce dispositif en musée a complètement modifié sa visibilité et son usage, passant de la «maison mémorielle» d'un peintre, abritant un patrimoine artistique local, à un lieu où sont patrimonialisées les expériences et les mémoires de la communauté souabe originaire de la ville dans son ensemble. De la «Maison mémorielle d'un peintre», on est ainsi passé à une «maison mémorielle» de la communauté locale allemande. Conformément à ces nouveaux objectifs, on ajoute alors aux collections d'art quelques nouvelles salles d'exposition, avec le concours d'ethnographes du Musée du Banat (musée régional situé à Timisoara) : une salle avec une collection d'objets ethnographiques, une salle archéologique et historique et, enfin, «la chambre souabe», reconstitution de l'intérieur d'une «maison allemande». Il convient de situer cette mutation dans le cadre du changement démographique et politique du milieu des années 1990, après la fin du grand exode des Souabes et le déploiement de leur espace de vie d'une échelle principalement locale à un espace plus mobile de circulation entre les deux pays.

Cette mise en histoire de la communauté allemande est au cœur de la transformation de cet espace d'un lieu mémoriel en lieu de patrimoine. Rappelons que, selon M. Rautenberg (2003), les constructions patrimoniales se fondent davantage sur une rupture entre passé et présent, alors que les récits et constructions mémoriels s'appuient plutôt sur le principe de continuité. Il est intéressant d'observer que, à travers ce processus de construction patrimoniale de la communauté souabe, on assiste à un traitement de la dimension allemande comme trait culturel, donc à la construction culturelle d'une communauté, à la fabrication d'une «tradition» allemande de la ville et d'un discours autour de celle-ci.

On peut se demander à juste titre si ce processus d'objectivation culturelle de la dimension mémorielle et des pratiques de vie attribuées aux Souabes ne va pas de pair avec une déconnexion de ces pratiques du temps présent et avec leur éloignement du quotidien de la réalité de la ville par l'enfermement dans un passé figé et intemporel. Le cas du «Musée Stefan Jäger» est intéressant pour observer la tension entre, d'une part, la décontextualisation sociale par la «typification» culturelle et, de l'autre, une certaine dynamique sociale qui se crée autour de ce lieu et qui le maintient connecté aux rythmes et aux sociabilités de la ville. Par rapport à ce dernier point, il est important de mentionner une autre mutation dans l'histoire de ce lieu patrimonial qui renforce son ancrage urbain.

Tout en fonctionnant comme un lieu de célébration du *Heimat* au sein des germanophones, le «Musée Stefan Jäger» est un véritable musée urbain, lieu de fabrication d'une expérience de la citoyenneté et de la cohabitation dans un

contexte de renouvellement des populations de la ville. Il est le lieu de réunion d'un club de femmes, un lieu de pratiques chorales ainsi que de cours de sport. C'est également une plateforme d'information et de diffusion concernant des activités variées : différentes associations de médecine naturelle ou de yoga viennent présenter leurs actions, des candidats aux élections locales y défendent leur programme. Cet espace n'est pas seulement un musée, mais un espace intégré aux rythmes et aux activités urbaines, « un lieu qui vit », comme l'affirme avec fierté son administratrice. Cette dernière, qui gère l'institution depuis la mort de son époux (l'un des fondateurs du musée), ne parle pourtant pas l'allemand. Sa personnalité joue un rôle important dans la présence ici des personnes ayant des affiliations ethniques différentes. L'ouverture du musée vers d'autres communautés de la ville est aujourd'hui la priorité du musée, et l'implication du Musée du Banat dès 1996 montre une volonté de faire du « Musée Stefan Jäger » un miroir des pratiques de vie dans le Banat, au-delà de la communauté germanophone. Et si l'exposition permanente met l'accent sur la communauté souabe, toutes les autres populations s'y trouvent représentées, par exemple à travers les costumes « traditionnels ». Quant aux expositions temporaires, elles sortent du registre thématique germanophone, présentant des créations artistiques des différents peintres et amateurs de beaux arts et d'arts appliqués.

Pour revenir à la dimension de publicisation patrimoniale et mémorielle du passé allemand à travers les institutions muséales et les fêtes, nous pouvons observer qu'elle est fortement connectée au marketing économique. L'installation de toute nouvelle entreprise allemande (ou suisse-allemande) passe par un rituel qui est celui de la visite du « Musée Stefan Jäger ». Ce qui plus est, les investisseurs allemands financent en partie les festivités culturelles de la ville. Certains entrepreneurs que j'ai interviewés tenaient, quant à l'héritage allemand de la ville, un discours similaire à celui des acteurs institutionnels ou associatifs. Selon ces acteurs économiques, cet élément aurait motivé en grande partie le choix de leur installation à Jimbolia.

Ritualités urbaines et performance d'une cohabitation multiethnique exemplaire

Un autre élément central dans la politique de relance urbaine est la dimension des festivités urbaines à travers lesquelles s'exprime la volonté (du moins celle des organisateurs et très nettement, celle de la municipalité) de mettre en avant le caractère pluriethnique de la ville et le rôle exemplaire de la communauté allemande. Les acteurs de projets, la municipalité et quelques ONG impliquées dans l'organisation de ces fêtes, souhaitent donner à la ville une dimension régionale en la situant au carrefour d'un double voisinage frontalier, serbe et

hongrois. Cette configuration frontalière de Jimbolia et la dimension pluri-ethnique du paysage régional sont des éléments utilisés dans certaines stratégies de développement économique mais aussi dans la politique des festivals de la ville. C'est l'exemple du festival de musique *Jimbo-Blues* dans lequel de nombreux artistes participants viennent du voisinage frontalier. Ce festival est appelé « euro-régional » par les organisateurs du nom de l'euro-région DMKT¹ dans laquelle s'inscrit aussi Jimbolia. Nous pouvons aussi mentionner la Fête de Ignat (pour la Saint-Ignace, le 20 décembre dans le calendrier orthodoxe), compétition autour du savoir-faire pour tuer le cochon et préparer la viande, où les équipes qui sont en compétition viennent des trois pays voisins. Depuis 2000, chaque année en décembre, Roumains, Hongrois, Serbes célèbrent dans l'espace public un rituel qui autrefois, se déroulait généralement dans les espaces domestiques. Alors qu'il s'agit ici d'une pratique rituelle connue chez les orthodoxes, elle était pratiquée aussi dans les habitations des Souabes (catholiques). Certains de mes interlocuteurs roumains allaient même jusqu'à insister sur le savoir-faire des germanophones dans ces pratiques.

C'est cependant une autre fête, récemment baptisée les « Journées de Jimbolia », qui connaît le plus grand succès. Elle a lieu au mois d'août qui est le principal moment de retour des Souabes ainsi que des autres migrants². Depuis quelques années, les organisateurs ont déplacé la date de cette festivité pour la rapprocher d'une fête religieuse (*ruga*) qui se déroule autour de la grande fête mariale, la Dormition de la Vierge (15 août), l'église orthodoxe étant dédiée à Marie (*Maica Domnului* pour les Roumains). À ses origines cependant, cette fête célébrant le saint patron de l'église était pratiquée à Jimbolia par la communauté germanophone souabe et appelée *kirchweih* (fête de l'église). Connue depuis le XVIII^e siècle, elle aurait constitué un modèle pour les autres communautés de la ville. Ainsi la communauté hongroise (catholique) fête son *kirchweih* (*búcsú* en hongrois), comme le fait aussi la communauté orthodoxe roumaine qui célèbre la *ruga* (la prière-procession). Au-delà du rassemblement et de la messe à l'église, le *kirchweih* souabe était un moment festif culminant avec un défilé public en costumes traditionnels. De nombreuses personnes que j'ai interviewées et qui s'identifient à différents groupes ethniques m'ont parlé de cette fête, et surtout de ce défilé, auquel autrefois assistait « toute la ville », tous les groupes ethniques mélangés. Cette fête n'a plus du tout la même ampleur aujourd'hui, après que la grande majorité des Souabes a quitté Jimbolia ;

1. La région DMKT (Danube, Cris, Mures, Tisa) est une région européenne de coopération transfrontalière créée en 1997, qui regroupe différents départements de Roumanie, de Hongrie et de Serbie. Le festival *Jimbo-Blues* apparaît au début des années 2000.

2. Nous pouvons rappeler ici que, comme pour les habitants d'autres régions de Roumanie, l'Italie et l'Espagne sont des destinations de migration importantes. Ce sont les autres communautés de la ville (roumaine, rom) plutôt que les germanophones qui sont concernées par ces « nouvelles » destinations de migration.

comme me le précisent certains interlocuteurs, les costumes traditionnels souabes sont aujourd'hui portés par des enfants ou des jeunes roumains à défaut d'enfants souabes. Il s'agit particulièrement ici des jeunes qui apprennent l'allemand au collège ou au lycée, certainement aussi animés par le contexte d'installation des nouvelles entreprises germanophones à Jimbolia. Nous assistons ainsi à un phénomène intéressant d'invention de la tradition allemande et, de manière plus générale, de réutilisation de la langue allemande à Jimbolia (mais pas du dialecte Souabe en ce qui concerne ces jeunes). Ces processus de revitalisation culturelle allemande interviennent non seulement dans un contexte de retour des Souabes après leur exode, mais aussi de globalisation du marché économique.

La pluralité linguistique et confessionnelle qui était autrefois une réalité dans la ville est aujourd'hui en profond déclin, – et de façon concomitante, elle est en train de devenir un objet de patrimonialisation. À travers les différentes festivités urbaines mentionnées, les acteurs de projet et surtout la municipalité souhaitent mettre en avant ce qu'ils présentent comme une tradition exemplaire de cohabitation multiethnique en parfaite continuité avec le passé. Ainsi un trilinguisme cérémoniel est-il fortement promu, dont le caractère artificiel ne manque pas de soulever des réticences chez certains habitants de Jimbolia :

« Je suis hongroise et catholique. Je vais à notre église mais je vais aussi à l'église du centre-ville, l'église souabe. Et, aussi, j'allume souvent des cierges dans l'église orthodoxe, comme on ne peut pas le faire dans notre église. Mais je ne vais jamais aux messes. Je n'ai pas la patience car cela dure trop longtemps. Si le curé a dit une fois la messe en allemand, je ne comprends pas pourquoi il doit la dire aussi en roumain, puis en hongrois. Pourquoi il doit la dire trois fois ? Moi je comprends les trois langues » (retraîtée, habitante du quartier Fütök).

Cette interlocutrice âgée est tout à fait lucide quant à l'aspect superficiel de cette stratégie de la langue dans l'espace public. Il s'agit en effet d'un trilinguisme performatif qui est aujourd'hui un élément patrimonial, l'expression d'une cohabitation qui se veut exemplaire mais qui est de plus en plus décalée des réalités. La pratique du trilinguisme, et même du bilinguisme, que l'on rencontrait encore il y a quelques années chez des personnes âgées de plus de 60 ou 70 ans, est aujourd'hui en voie de disparition.

L'interculturalité est en quelque sorte rejouée sur ces différentes scènes festives urbaines, et la dimension allemande a ici une place d'honneur. Cela est visible lors des « Journées de Jimbolia » la principale fête laïque qui se déroule au moment du tourisme d'été des émigrés de retour dans leur ville natale. À l'occasion de cette fête, les Souabes de Jimbolia ainsi que ceux qui sont de retour sont appelés à « raconter » le passé, en tant que témoins publics et opérateurs d'une transmission des savoir-faire exemplaires. Un de mes interlocuteurs illustre bien cette figure valorisée des germanophones en tant que communauté-patrimoine :

« Les Allemands connaissent les légendes. Pour des expositions et des manifestations comme celle-ci il faut dire les légendes du lieu, passées et présentes, parler des gens qui ont marqué cette période-là. Donc eux [les Souabes], ils sont là pour ça. Ils ont une fonction de représentation. En temps normal, ce sont de simples retraités, préoccupés par leur vie quotidienne, et qui s'engagent chaque fois qu'on leur demande de raconter quelque chose ».

Au-delà de ces temps festifs et de ces scènes patrimoniales soutenues par les institutions, les mémoires concernant la présence allemande et leur contribution dans la ville sont présentes aussi à d'autres occasions dans les récits des habitants de Jimbolia. J'ai pu identifier plusieurs cadres de transmission de cette mémoire, et au-delà de la communauté germanophone elle-même. Ces réseaux de travail, ainsi que le musée et les fêtes urbaines, peuvent constituer ce que Maurice Halbwachs (1994/1925) appelait des « cadres sociaux de la mémoire » et du patrimoine sans lesquelles ces transmissions ne seraient pas possibles³. Le « Musée Stefan Jäger » que j'ai évoqué précédemment est un de ces lieux. Dans un autre temps, ces mémoires sont réactivées à travers des réseaux de mobilité de travail en Allemagne, des réseaux transethniques puisque ceux qui cherchent un emploi dans ce pays, généralement Roumains, le font par l'intermédiaire des Souabes partis et de leurs connaissances. Les pratiques de circulation entretiennent un imaginaire reflétant une exemplarité des savoir-faire allemands en matière d'organisation domestique, d'éthique du travail et de citoyenneté, telle que mes interlocuteurs l'expriment, indépendamment de leurs affiliations ethniques.

L'expérience industrielle. Une mémoire qui ne se patrimonialise pas

Au-delà de ces réseaux de circulation, dans les pratiques ordinaires, la présence des Allemands est évoquée dans les récits concernant l'expérience industrielle de la ville, le passé des usines. Cette dimension est omniprésente dans le discours de mes interlocuteurs, alors qu'elle est complètement absente des nombreux dispositifs patrimoniaux (fêtes, musées) mis en place par la municipalité. L'ancienne usine de tuiles et de céramique de la ville, l'usine *Ceramica*, fut un des principaux nœuds urbains qui a marqué l'évolution de la ville depuis le milieu du XIX^e siècle et jusqu'à sa fermeture au milieu des années 1990. Cette usine ne fut pas pour ses employés seulement un lieu de travail, mais un espace de relations aux autres et à la ville pour ceux qui sont arrivés durant le commu-

3. Je développe l'idée de ces « cadres sociaux » du patrimoine dans un autre article : « Les cadres sociaux du patrimoine en contexte post-totalitaire et de crise industrielle (Jimbolia, Roumanie) » dans L. K. MORISSET, L. NOPPEN (dir), *S'approprier la ville : du patrimoine urbain aux paysages culturels*, Presses de l'Université du Québec (à paraître).

nisme dans le contexte des vagues de migration de travail. L'usine fut un espace de sociabilité et de loisir plus largement pour tous ceux qui gravitaient autour de cet univers. Les expériences de travail et de loisir au sein de l'usine *Ceramica* ont fait l'objet de multiples remémorations nostalgiques de mes interlocuteurs, et dans ces récits la figure du germanophone revenait systématiquement. Évoquée régulièrement dans ces récits comme un chef d'équipe sur le lieu du travail, cette figure du Souabe ne se distingue pas seulement par ses qualités de bon organisateur, d'éthique du travail et de bon citoyen, elle apparaît comme un élément moteur par sa fonction de lien et d'élément de socialisation entre les ouvriers, et plus largement entre les habitants de la ville. Jimbolia s'est constituée à travers son histoire comme une ville d'immigration et d'émigration et cette circulation permanente des populations a rendue parfois difficile la construction des sentiments d'appartenance commune de ces populations hétérogènes en raison de leurs trajectoires de vie. La figure du Souabe, devenue un repère collectif pour les habitants de la ville, devient importante dans ce contexte par sa fonction de lien entre les différentes populations ou entre les différentes générations. Elle est aussi le symbole d'une transmission : transmission de techniques et de savoir-faire industriels, mais aussi, et plus largement, de savoir-faire en matière de socialité et du « vivre-ensemble » dans la ville. Le rôle dans la ville de cette communauté allemande explique en grande partie l'absence ou la diminution des formes d'exclusion ethnique et de nationalisme que j'ai pu rencontrer dans d'autres villes ou villages de Transylvanie où j'ai mené des enquêtes, comme par exemple à Cluj-Napoca (Botea 2013). À Jimbolia ces formes de nationalisme et d'exclusion ethnique sont aujourd'hui peu présentes dans les politiques publiques et dans les pratiques ordinaires⁴, les clivages les plus profonds étant avant tout entre les « anciens » et les « nouveaux » habitants, et pas entre des groupes ethniques.

La fermeture de l'usine de tuiles et de céramique marque ainsi la disparition d'un lieu important de transmission intergénérationnelle de ces mémoires et de certains savoirs de cohabitation. Cette communauté germanophone aujourd'hui fortement recomposée, ainsi que ces mémoires qui y sont liées, semblent continuer à assurer cette fonction de médiation, non plus par l'intermédiaire de l'usine mais par ces ritualités urbaines encouragées par la municipalité et, de manière plus souterraine, par ces réseaux de mobilité de travail entre la Roumanie et l'Allemagne. Une question se pose enfin ici : quel effet aurait sur ces mémoires industrielles, même confinées telles qu'à présent dans l'espace privé, un traitement par le biais d'un dispositif muséal ou d'une fête urbaine qui en feraient des parties intégrantes de la ville ?

4. Cette information mériterait néanmoins d'être vérifiée, notamment par rapport aux relations envers les populations roms.

BIBLIOGRAPHIE

- BOTEÁ, B., *Territoires en partage. Politiques du passé et expériences de cohabitation en Transylvanie*, col. éd. Petra, « Usages de la mémoire », Paris, 2013.
- BOTEÁ, B., « Les cadres sociaux du patrimoine en contexte post-totalitaire et de crise industrielle (Jimbolia, Roumanie) » dans L. K. MORISSET, L. NOPPEN (dir.), *S'approprier la ville: du patrimoine urbain aux paysages culturels*, Presses de l'Université du Québec (à paraître).
- SARDAN, DE O. J.-P., *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Karthala, Paris, 1995.
- HALBWACHS, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, Paris, 1994 (1925).
- LEU, V., *Memorie, memorabil, istorie în Banat (Mémoire, mémorable, histoire dans le Banat)*, éd. Marineasa, Timișoara, 2006.
- MICHALON, B., « Les expériences migratoires des Aussiedler: regroupement familial et réseaux », *Revue européenne des migrations internationales*, 2013, vol. 39, 3, p. 55-75.
- RAUTENBERG, M., *La rupture patrimoniale*, édition À la Croisée, 2003.
- VULTUR, S. (dir.), *Germanii din Banat prin povestirile lor* (Les Allemands de Banat par leurs récits), Paideia, Bucarest, 2000.
- VULTUR, S., « Die Flexibilität der Grenze und die Rekonstruktion von Identitäten am Beispiel des Banats (Rumänien) » dans W. HELLER (éd.) *Identitäten und Imaginationen der Bevölkerung in Grenzräumen*, Lit. Verlag Dr. W. Hopf Berlin, 2011, p. 183-195, version en roumain S. VULTUR, « Flexibilitatea frontierelor și reconstrucția identitară: studiu de caz Banatul », dans *Colloquium politicum*, 2, p. 71-81.

SUMMARY

Community dynamics, urban landscape and politics of heritage in the Romanian town of Jimbolia

This paper is intended to explore the dynamic of rebuilding memories and heritages in an urban context located in a border area which is heavily marked by transborder mobility and crisis related to de-industrialization. My analysis is aimed to show how the socioeconomic change – and especially the post-crisis developmental politics that reconfigured urban territory as transnational – influenced the urban landscape. More specifically, I question how the above processes impacted on the maintenance of urban memory and cultural heritage and also the other way round: how memories of multicultural coexistence help revitalizing the urban landscape. The memorial dimension is approached through the public politics of heritage as well as on the level of everyday practices.